

# LE LATIN ET LE POLITIQUE



## Musée de la Maison d'Érasme

Rue du Chapitre, 31,  
1070 Bruxelles  
Tél. + 32 2 521.13.83.  
Telecop. : 527.12.69.  
E-mail: [erasmusav@skynet.be](mailto:erasmusav@skynet.be)

Cette plaquette est  
publiée à la suite  
d'une conférence prononcée  
à la Maison d'Érasme  
le mercredi 2 octobre 2002  
et accompagne  
le cours de latin, initié  
en octobre 2002,  
qui y est donné chaque  
mercredi par Guy Licoppe.

Le Dr Licoppe a fondé la revue  
Melissa qui traite en latin  
des sujets les plus variés, depuis  
l'Antiquité jusqu'aujourd'hui.  
Cette revue paraît six fois l'an et  
est éditée en collaboration avec  
le Musée de la Maison d'Érasme.

Courriel :  
[guy.licoppe@pophost.eunet.be](mailto:guy.licoppe@pophost.eunet.be)

COLLOQVIA IN MVSEO ERASMI VI

GUY LICOPPE

LE LATIN  
ET LE POLITIQUE

Les avatars  
du latin  
à travers les âges

MUSÉE DE LA MAISON D'ÉRASME

2003

## TABLE DES MATIÈRES

|   |       |
|---|-------|
| Préambule   | p. 7  |
| L'âge ingénu                                      | p. 9  |
| L'âge scolastique                                 | p. 23 |
| L'âge néolatin                                    | p. 31 |
| Le mouvement contemporain<br>pour le latin vivant | p. 49 |
| Épilogue  | p. 59 |
| Bibliographie                                     | p. 61 |

Afin d'enluminer ce texte nous avons introduit une série d'images qui ont davantage une valeur de commentaires visuels que d'illustrations.

## PRÉAMBULE



7

**C**et essai est le fruit de quelque trente années de découvertes et d'expériences personnelles. Bien des choses y sont dites que le grand public ignore tout autant que je les ignorais moi-même en 1973, lorsque je découvris par hasard qu'il existait une méthode Assimil destinée à l'apprentissage d'un latin à usage quotidien.

¶ De mes humanités gréco-latines, j'avais gardé le souvenir d'un tout autre latin, confiné à l'antiquité et parfaitement impropre à un usage pratique. Découvrant subitement mon manque d'information, j'étais impatient de rencontrer les acteurs de cette vie latine actuelle. Le premier contact a eu lieu à Pâques en 1975 à Pau, où se tenait le cinquième congrès de Vita Latina. C'était en fait le dernier d'une association moribonde et ce contact décevant aurait pu être le dernier si je n'avais peu après reçu un étonnant courrier que m'envoyait d'Allemagne un certain Docteur P. C. Eichenseer, éditeur d'une revue latine intitulée *Vox Latina*. Cet homme, possédé dès sa jeunesse d'une grande passion pour le latin, s'employait de toutes ses forces à en refaire une langue de communication. Chaque été, il dirigeait en Allemagne un séminaire de conversation latine. En 1976, j'y ai envoyé mes deux filles aînées, qui terminaient alors leur cycle scolaire secondaire ; elles en sont revenues enthousiastes . « Voilà, me dirent-elles, un homme qui parle vraiment latin ! ».

- 8 ¶ Moine bénédictin, le Docteur P. C. Eichenseer quitta définitivement son monastère bavarois en 1976 pour s'installer à Saarbrücken, où il devint le collaborateur latiniste du Professeur Christian Helfer, titulaire de la chaire des civilisations européennes comparées à l'Université de la Sarre. J'ai été pendant des années l'élève assidu du Docteur Eichenseer ; c'est lui qui m'a enseigné le latin vivant et m'a fait entrer dans un monde fascinant, mais en quelque sorte clandestin, car condamné à mort depuis deux siècles par les dirigeants nationalistes du monde occidental. C'est cette condamnation que j'ai peu à peu découverte et qui fait l'objet du présent ouvrage.

## L'ÂGE INGÉNU



9

**P**ourquoi le latin n'a-t-il pas fini de hanter l'esprit de nos contemporains ? C'est sans doute qu'en dépit de l'opinion actuelle qui le perçoit comme une langue morte ou une antiquité d'un intérêt douteux, il plonge de profondes racines dans le subconscient du monde occidental. Notre propos sera donc d'explorer ces racines et de montrer par quelles étonnantes péripéties on en est arrivé au sentiment actuel.

¶ Depuis le début de notre ère, l'Italie, la Péninsule Ibérique, la Gaule, la Grande-Bretagne et l'Afrique du Nord font partie de l'Empire Romain, dont l'administration y restera en place pendant plus de quatre siècles ; le latin supplante alors progressivement les parlers locaux et devient naturellement la langue généralement usitée par les habitants de ces provinces.

¶ La structure grammaticale du latin est déjà définitivement fixée au premier siècle avant notre ère ; c'est le siècle d'or de la littérature latine, illustré par les plus grands auteurs, Cicéron, César, Virgile... Ceux-ci vont servir de modèle aux maîtres qui sont chargés de l'enseignement scolaire public ou privé. On peut donc dire, comme le faisait plaisamment remarquer le professeur Wilfried Stroh au congrès de l'Academia Latinitati Fovendae en Finlande en 1997, que le latin est déjà mort, c'est-à-dire qu'il n'est plus évolutif dans sa morphologie, depuis deux mille ans !

10

¶ Ceci est vrai du latin écrit. Il est toutefois très important de savoir que parallèlement à ce latin littéraire évolue le latin que les spécialistes appellent « vulgaire » et que l'on peut définir comme étant la langue parlée par des couches de la population peu influencées ou non influencées par l'enseignement



scolaire et par les modèles littéraires. Dès l'antiquité, ce latin vulgaire déroge à la correction grammaticale classique, s'altère dans sa prononciation et s'écarte dans son vocabulaire des usages de la langue littéraire. Les vicissitudes de l'histoire ont fait évoluer séparément ces deux formes du latin. Le latin vulgaire, en traversant

le haut Moyen Âge, va naturellement et graduellement se muer en de nombreuses langues romanes. Le latin littéraire, au contraire, va par d'étonnants rebondissements garder jusqu'à nos jours sa forme classique. Cicéron comprendrait sans peine nos écrits latins actuels, quelques néologismes mis à part.

¶ Dans l'Antiquité, l'administration romaine n'a pas eu à proprement parler de politique culturelle, c'est-à-dire qu'elle n'a jamais essayé d'imposer le latin aux populations intégrées à l'Empire. Depuis le début de notre ère, l'éducation est dispensée dans des écoles, dont certaines sont municipales et publiques ; il y a aussi des précepteurs privés dans les familles les plus riches. Le *litterator*, celui qui enseigne les lettres, ou le *ludi magister*, le maître d'école, apprennent à lire, écrire et compter aussi bien aux filles qu'aux garçons de sept à onze ans. L'éducation secondaire, de douze à quinze ans, relève du *grammaticus*, qui enseigne la littérature latine et grecque pour développer la culture générale et préparer à l'enseignement de la rhétorique grecque et latine. Celle-ci fait l'objet de l'éducation supérieure pour les élèves de plus de seize ans ;

certains vont parachever leurs études à l'étranger, le plus souvent à Athènes ou à Rhodes ; c'est le cas de César, Cicéron, Octave, Horace...

¶ Le début du v<sup>e</sup> siècle amène un grand bouleversement ; de nombreuses tribus germaniques font brutalement irruption dans l'Empire et, en quelques décennies, mettent fin à l'administration romaine. Commence alors une période chaotique, où il n'y a plus d'institutions ni de magistrats, où les livres et les bibliothèques sont détruits, où ont disparu les maîtres qui dispensent le savoir. Sur ces territoires cohabitent maintenant vaille que vaille les anciennes populations latinophones et les nouveaux venus au parler barbare, incultes, mais tout-puissants.

¶ Vers le vi<sup>e</sup> siècle, plusieurs royaumes barbares se constituent, qui se partagent les territoires de feu l'Empire Romain d'Occident : en Italie celui de l'Ostrogoth Théodoric, dans la Péninsule Ibérique le royaume des Wisigoths, en Gaule celui du Franc Saliens Clovis et en Afrique le royaume des Vandales. Pour remettre en place un embryon d'administration, ces rois doivent faire appel à leurs sujets les plus instruits, lesquels ne se trouvent que dans l'élément latinophone. Il n'est donc pas étonnant que les nouveaux codes de lois soient rédigés en latin ; on peut citer la Loi des Burgondes, le Bréviaire d'Alaric ou encore la Loi Salique. Ce latin, toutefois, a déjà souffert de la disparition des supports de la culture littéraire traditionnelle ; les normes de la correction grammaticale se perdent, la langue s'émaille de barbarismes.



¶ Dans le chaos général qui a suivi les invasions, l'Église catholique romaine est seule à avoir su conserver une structure valide ; ses évêques sont devenus les porte-parole respectés

12 des populations latinophones auprès des rois barbares. Beaucoup de ces évêques appartiennent à de riches et puissantes familles, dont les membres avaient au temps de l'administration romaine occupé de hautes magistratures.

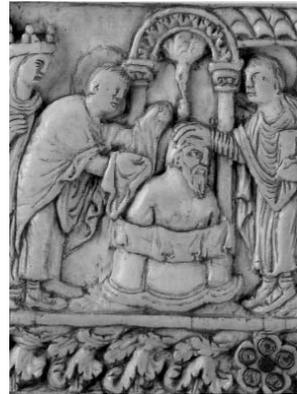
¶ Le célèbre poète gallo-romain Sidoine Apollinaire en est un excellent exemple. Il naît à Lyon dans une famille de notables chrétiens (vers 430) ; il y reçoit une instruction soignée d'un précepteur privé ; son père et son grand-père ont tous deux été Préfets du Prétoire des Gaules et en 455 le père de sa femme, Avitus, devient brièvement l'un des derniers empereurs d'Occident. Sidoine lui-même va exercer la très haute fonction de Préfet de la Ville (c'est-à-dire Rome) en 468, mais, les troubles ne cessant de s'aggraver à Rome, il rentre en Gaule, où il fréquente le clergé ; ordonné prêtre sans délai, il est dans la foulée élu évêque de Clermont-Ferrand en 469.

¶ Le cas de Sidoine n'est pas isolé ; d'autres aristocrates, notamment des parents ou amis de Sidoine, entrent en religion à la même époque. L'état romain n'a plus de forces à opposer aux Goths ; devant cette menace, l'Église seule offre un refuge à ceux qui ne veulent pas s'exiler ; elle offre aussi ses dignités à ceux qui veulent encore se dévouer au bien public.

¶ Sidoine, devenu évêque de Clermont-Ferrand, y commande d'abord la résistance à Euric qui règne à Toulouse et envahit l'Auvergne avec ses bandes de Wisigoths. Euric, de surcroît, est acquis à l'arianisme et veut, dit-on, imposer cette hérésie en persécutant les catholiques et en fermant les églises. Sidoine par tout son passé et ses convictions reste attaché à Rome, dont il écrit qu'elle est « le domicile des lois, le temple de la culture, la patrie de la liberté ». Telle n'est toutefois pas l'attitude de toute l'aristocratie gallo-romaine, dont certains membres préfèrent déjà faire preuve de réalisme et accepter la fin du monde romain en collaborant avec le nouveau pouvoir.

Sidoine lutte trois ans, mais ne peut finalement empêcher que l’Auvergne tombe au pouvoir d’Euric ; indigné et désespéré, il finit ses jours comme sujet d’un roi barbare. L’exemple de Sidoine Apollinaire illustre bien l’agonie de la culture classique en Gaule. Plus qu’évêque, il a été soldat et surtout homme de lettres.

¶ D’autres évêques vont réussir à convertir les envahisseurs à leur foi, et ceci est un événement d’une très grande portée pour l’avenir. Clovis est baptisé vers 496 ; Récarède, roi des Wisigoths d’Espagne, abjure l’hérésie arienne en 589 pour embrasser le catholicisme romain. Par la même occasion les barbares, qui ne constituent au maximum qu’un septième de la population, entrent dans un monde de communication latine intense : lectures bibliques, prédications, hymnodie ; la liturgie devient la « méthode Berlitz » de la langue latine. Les basiliques des cités restent fidèles à leur vocation sociale

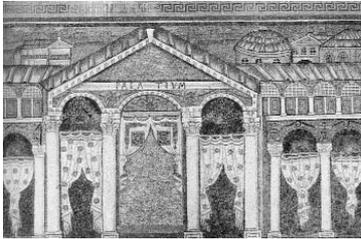


antique ; l’évêque y est le nouvel orator devant le prince, ses représentants et les ouailles. Les conciles épiscopaux du VI<sup>e</sup> siècle ordonnent la création d’écoles épiscopales et monastiques, où le contenu de l’enseignement élémentaire n’a guère changé depuis l’antiquité ; l’importance des modèles classiques diminue toutefois au profit du latin tardif des auteurs chrétiens, selon le vœu déjà exprimé au début du V<sup>e</sup> siècle par saint Augustin dans son ouvrage *De doctrina christiana*.

¶ Le passage de l’Antiquité au Moyen Âge ne s’est pas fait brusquement ; c’est un très long coucher de soleil estival, auquel il est d’autant plus arbitraire de fixer une date que l’évolution n’a pas été la même partout.

14

¶ En Italie, le VI<sup>e</sup> siècle commence bien sur le plan culturel. Sous le règne de l'Ostrogoth Théodoric (493-526), la littérature latine antique est encore brillamment illustrée par Ennode, auteur d'un panégyrique de Théodoric, Boèce, le dernier des anciens à maîtriser parfaitement le grec, et Cassiodore, important personnage politique devenu moine, qui est l'auteur d'une œuvre littéraire aussi vaste que variée.



Saint Benoît, par contre, rédige sa règle dans un latin plus simple et plus proche de la langue vulgaire. A Rome même se déploie la prose magnifique des homélies du pape

Grégoire le Grand devant des ouailles toujours à même de la comprendre et de l'apprécier. Cette embellie ne durera pas, vite assombrie par des guerres incessantes, mais surtout par une nouvelle et pesante invasion germanique, celle des Lombards.

¶ En Gaule au contraire, à la même époque, le latin se dégrade rapidement ; il suffit de comparer le latin corrompu de Grégoire de Tours, auteur de l'*Histoire des Francs*, avec celui de son contemporain de Rome, Grégoire le Grand, pour mesurer l'abîme qui les sépare. Seules quelques exceptions se détachent sur ce fond de profonde dégradation du langage. Elles sont le produit de certaines familles restées riches et puissantes, où l'instruction par préceptorat s'est transmise assez longtemps, maintenant un bon niveau culturel, comme en témoignent Sidoine Apollinaire déjà cité et plus tard Venance Fortunat. Celui-ci, qui a eu le privilège d'être élevé à Ravenne, devient évêque de Poitiers en 597 ; il écrit des vers de cour qui sont encore des produits littéraires et linguistiques de l'Antiquité ; mais il écrit aussi des vies de saints en une prose qui s'efforce d'être un latin de base, intelligible aux auditeurs les moins instruits.

¶ Dans la péninsule ibérique, c'est vers le III<sup>e</sup> siècle que le latin achève d'être adopté dans les derniers réduits des langues celtiques et ibériques. Les Basques seuls font exception et ne se latiniseront que plus tard, et partiellement seulement, par la christianisation. Après les invasions barbares du V<sup>e</sup> siècle, le latin résiste mieux aux vulgarismes dans la péninsule que dans d'autres régions. Quelques noms illustrent le VI<sup>e</sup> siècle, comme Just d'Urgell, auteur d'un commentaire latin du Cantique des Cantiques, ou Martin de Braga, qui connaît aussi le grec et écrit de nombreux traités en latin. Méritent aussi d'être cités les écrits de Leandre de Séville, frère d'Isidore de Séville et précepteur des princes Herménégilde et Récarède, fils du roi arien Leuvigilde ; c'est un ami personnel du pape Grégoire le Grand.

¶ Au VII<sup>e</sup> siècle, la monarchie wisigothique abjure l'arianisme pour se rallier à l'Église catholique romaine ; renaissent alors des écoles et des bibliothèques, qui renouvellent l'intérêt pour la tradition littéraire antique et chrétienne. Le principal initiateur de ce renouveau est Isidore de Séville, archevêque de 602 à 636 ; généralement considéré comme le dernier auteur de l'Antiquité, il a essayé de maintenir vivant le savoir du monde antique en ces temps incertains du haut Moyen Âge ; son œuvre la plus fameuse, le *Traité des Étymologies*, est une encyclopédie du savoir profane et religieux. Il y a aussi des Wisigoths qui brillent par la culture latine ; Eugène de Tolède, par exemple, archevêque de Tolède (647-657), est un poète lyrique dont les œuvres seront encore appréciées dans le cénacle littéraire de Charlemagne.



¶ L'invasion de la péninsule par des Maures arabisés et musulmans au début du VIII<sup>e</sup> siècle entraîne le démantèlement du système

16 scolaire et accélère ainsi la rupture culturelle entre le latin classique et la langue vulgaire. Celle-ci va évoluer différemment dans la population sous domination arabe et dans celle qui y a échappé. Cette dernière, qui occupe les régions septentrionales de la péninsule, a des conditions de vie très dures ; le latin rustique que l'on y parle au VIII<sup>e</sup> siècle a dans sa dégradation déjà atteint le stade préroman.

¶ Le Califat omeyyade de Cordoue, au contraire des Romains, a une politique d'arabisation ; celle-ci n'est pas violente, mais elle est très efficace. Les envahisseurs se présentent comme tolérants ; les vaincus ne sont pas contraints de renier leurs croyances traditionnelles ; leurs monuments sont épargnés. En revanche, ils sont astreints au paiement d'impôts exceptionnels, alors qu'en se convertissant à l'Islam et en adoptant la langue, ils accèdent à l'égalité de droits avec les Musulmans. Cette tactique permet aux envahisseurs, très inférieurs en nombre, d'assimiler rapidement, c'est-à-dire d'acculturer, une grande partie des indigènes.

¶ Une autre partie des Hispano-Romains reste toutefois fidèle à sa religion et à sa langue, mais en adoptant les formes de la culture arabe ; ce sont les Mozarabes, dont le nom, d'étymologie arabe, signifie « arabisé ». La tolérance religieuse des dirigeants musulmans diminue dès le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, car au nord le royaume chrétien des Asturies s'est à ce point renforcé que son éventuelle collusion avec les chrétiens mozarabes devient redoutable ; il y aura alors des persécutions et des martyrs.

¶ Chez les Mozarabes, le latin littéraire perpétue la renaissance wisigothique du VII<sup>e</sup> siècle, essentiellement dans des textes religieux, comme les débats des conciles épiscopaux ou les actes des martyrs. Quelques noms méritent d'être cités, comme Beatus de Liébana (vers 730-798), qui a écrit un commentaire

de l'Apocalypse, Éloge de Cordoue, martyr exécuté en 859 par les musulmans, et Paul Alvare, mort en 861. Ceux-ci ont été formés à Cordoue par le célèbre abbé Speraindeo (mort en 853), auteur d'un pamphlet contre Mahomet intitulé *Apologeticum*.

¶ L'Afrique du Nord n'a jamais été complètement romanisée. Dans la partie correspondant à l'actuelle Tunisie, qui avait été le territoire de Carthage, la grande ennemie de Rome, une importante colonisation romaine débute dès le premier siècle avant notre ère, lorsque les Romains décident de reconstruire à leur manière Carthage qu'ils avaient détruite en 146. Cette partie de l'Afrique va être profondément romanisée et sera d'ailleurs un foyer littéraire brillant, avec des écrivains de premier plan comme Apulée, Tertullien ou encore saint Augustin. Toutefois, même dans cette partie très romanisée, il subsiste encore au <sup>v</sup>e siècle des gens qui parlent le punique, comme nous l'apprend saint Augustin lui-même.



¶ La romanisation a été bien plus superficielle dans les régions qui s'appellent aujourd'hui Algérie et Maroc. Dans ces régions, où les Romains essayaient d'asseoir une culture urbaine et sédentaire, ceci nécessairement au détriment de l'espace où évoluaient les tribus nomades, les guerres ont été incessantes jusqu'à la fin de l'Empire. La frontière séparant ces deux mondes est restée floue et fluctuante. La poussée des nomades a même plusieurs fois débordé de l'Afrique ; dès le <sup>ii</sup>e siècle finissant, des tribus maures ont envahi le sud de l'Espagne, préfigurant ainsi la conquête que les Maures feront quelques siècles plus tard sous la direction des Arabes musulmans.

18 ¶ Au v<sup>e</sup> siècle, le latin est toujours bien implanté en Afrique, principalement dans l'actuelle Tunisie, où saint Augustin, auteur particulièrement prolixe, est évêque d'Hippone jusqu'à sa mort en 430. Neuf ans plus tard, Carthage est prise par les Vandales et leur chef Genséric (428-477) s'y proclame roi. Ce n'est toutefois pas le royaume vandale, ni la reprise en mains par les Byzantins qui lui fait suite, qui met fin à la culture romaine en Afrique. Au contraire, dès la reprise de Carthage par les Byzantins (533), l'empereur d'Orient Justinien rétablit dans toute l'Afrique du Nord l'organisation administrative et ecclésiastique telle qu'elle était avant l'invasion vandale. Une nouvelle ligne de défense est créée contre les incursions des tribus berbères et les villes s'entourent de fortifications. Cette restauration dirigée par Justinien, qui se veut avant tout latin, inaugure pour l'Africa Romana une période de cent cinquante ans, pendant laquelle on peut suivre le lent processus qui aurait finalement fait de cette Africa un pays roman.

¶ L'Afrique romaine a mieux résisté que la péninsule ibérique à l'invasion des Arabes. Leurs premiers raids contournent par le sud le territoire romain et atteignent la région de Tanger dès 647, mais ne réussissent pas à s'emparer de la ligne de fortifications. Il s'ensuit un répit d'une vingtaine d'années. L'infiltration alors reprend et les Arabes fondent Kairouan en 670 ; leur offensive massive débute en 688 ; Carthage est prise, perdue puis reprise, et il faudra cinq ans pour que l'Afrique cesse définitivement d'être romaine (en 702). Les tribus berbères cependant resteront aussi rebelles à l'unification par l'Islam qu'elles l'avaient été à l'organisation romaine. Le passage d'une civilisation à une autre a été brusque en Afrique ; la langue et la culture arabe y ont en quelques décennies supplanté la langue et la culture latines.

¶ De grands bouleversements s'opèrent aussi dans les régions septentrionales. Le long de la côte méridionale de la « Britannia » (la future Angleterre), les Romains ont dû créer un système de fortifications et une flotte pour contenir les incessantes incursions des pirates saxons. Lorsque leur armée quitte définitivement l'île en 411, plus rien ne s'oppose à ces Saxons et aux Angles qui se joignent à la curée. En Britannia, la romanisation (et donc la latinisation) se limite aux villes et aux grands domaines. Le christianisme y a pénétré, mais la doctrine y dévie sous l'influence du moine britton Pélage. C'est pour combattre



le pélagianisme que Germain, évêque d'Auxerre, se rend par deux fois au milieu du v<sup>e</sup> siècle en Britannia, ce qui montre que les Britto-Romains y sont encore bien présents à cette époque.

¶ A côté de ces Britto-Romains vivaient des Bretons qui avaient conservé leur langue celtique. L'invasion de plus en plus massive des Angles et des Saxons aura pour effet, au vi<sup>e</sup> siècle, non seulement de détruire la culture urbaine des Britto-Romains, mais aussi de chasser de leur île les Bretons non romanisés ; ceux-ci, progressivement refoulés, vont émigrer sur le continent dans la proche Armorique, laquelle prendra leur nom et s'appellera dès lors Bretagne.

¶ L'Irlande est un cas extraordinaire. L'île, progressivement conquise toute entière par des Celtes venus du continent, les Gaëls, entre le premier siècle avant notre ère et le iv<sup>e</sup> siècle, n'a jamais été envahie par les légions romaines et semble même être restée tout à fait étrangère à l'influence culturelle de la Grande-Bretagne romanisée. Ce sont eux, au contraire, qui au iv<sup>e</sup> siècle vont se livrer à des incursions de pillage chez leurs voisins insulaires britto-romains. Ces incursions seraient à l'origine de la christianisation de l'Irlande, comme le relate

20 l'histoire sans doute un peu légendaire de saint Patrick (vers 385 – vers 461), qui deviendra le patron de l'île. Patrick, qui appartient à une riche famille romanisée et chrétienne de Grande-Bretagne, est enlevé adolescent par des pirates irlandais. Vendu comme esclave, il garde pendant quelques années des troupeaux en Irlande avant de réussir à s'échapper et à gagner la Gaule.



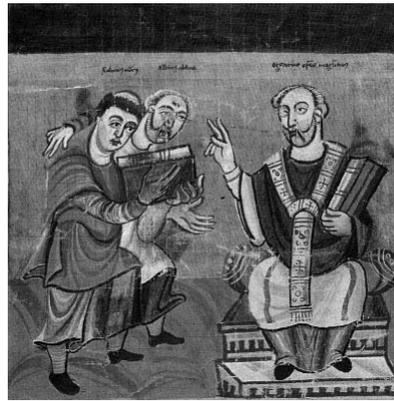
Il y entre dans le clergé et, une vingtaine d'années plus tard, nommé évêque d'Irlande, gagne l'île pour y prêcher le christianisme. Nous savons par ailleurs

de source plus sûre qu'en 431 le pape Célestin envoie le diacre Palladius évangéliser l'Irlande.

¶ En compétition avec la grande influence des druides, le christianisme mettra un siècle à s'imposer à toute l'île, amenant avec lui le latin et aussi l'écriture qu'avait toujours dédaignée la culture druidique des Celtes. L'île se couvre d'un réseau de monastères appartenant à des familles nobles. Les moines, très nombreux, y vivent dans des huttes et se livrent à l'étude des écritures chrétiennes, mais aussi recopient et goûtent les auteurs classiques latins ; eux-mêmes parlent latin. Au VI<sup>e</sup> siècle, l'Irlande est ainsi devenue pacifiquement un très brillant foyer de culture latine.

¶ Les moines irlandais n'en restent pas là ; poussés par leur idéal apostolique, ils réimplantent le christianisme en Grande-Bretagne, y ramenant en même temps l'usage du latin. Ils commencent naturellement par l'Écosse, également peuplée de Celtes ; le moine Colomba (ou Columbkille) fonde en 543, sur la petite île d'Iona près de la côte écossaise, un monastère d'où partent les évangélistes. En 635, ils fondent le très important monastère de Lindisfarne sur un îlot de la côte de Northumbrie.

¶ Les Irlandais ne sont toutefois pas les seuls à œuvrer à l'évangélisation de la Grande-Bretagne. Le pape Grégoire le Grand envoie en 597 chez les Saxons qui se sont établis dans l'île des missionnaires conduits par le moine Augustin. Il obtient rapidement la conversion du roi du Kent Ethelbert et fonde le premier siège épiscopal à Cantorbéry. Théodore de Tarse et l'africain Hadrien organisent cette jeune église latinophone dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle. Des personnalités remarquables vont l'illustrer, comme le Vénérable Bède (vers 672-735), auteur entre autres d'une *Histoire ecclésiastique de la nation anglaise* et docteur de l'Église, ou encore son héritier spirituel, le moine Alcuin (vers 735-804), qui sera appelé par Charlemagne à Aix-la-Chapelle pour y œuvrer à l'École palatine.



¶ Le dynamisme évangéliste des moines irlandais ne s'arrête pas à la Grande-Bretagne. Saint Colomban (540- 615) et ses compagnons débarquent sur le continent et fondent des monastères, non seulement en Gaule comme à Luxeuil, mais jusqu'en pays germanique à Saint-Gall et en Italie du Nord à Bobbio. Le rayonnement de ces monastères va restaurer le latin dans la Gaule mérovingienne, où son altération avait atteint un stade préroman. Leur influence est renforcée par le transit régulier des pèlerins anglo-saxons qui visitent Rome et par l'afflux de réfugiés d'Espagne wisigothique fuyant l'invasion musulmane. Cette restauration de la latinité dans tous les monastères de la Francie est une des pages les plus étonnantes de l'histoire de la latinité ; elle a rendu possible la renaissance carolingienne du VIII<sup>e</sup> siècle.





24 préromans ou germaniques en usage dans le royaume n'a la maturité nécessaire pour en devenir la langue administrative. C'est donc sans alternative possible que le latin est retenu pour cet usage, mais il est impératif de lui rendre une homogénéité que les déviances régionales héritées du haut Moyen Âge lui ont fait perdre.

¶ Avec Charlemagne, qui succède à Pépin en 768, commence une ère nouvelle de la langue latine. L'événement déterminant



de la politique culturelle que développe Charlemagne a sans doute été sa campagne d'Italie, qui s'achève par l'annexion du royaume lombard ; il y est en contact avec une population qui lui semble parler une langue d'une grande pureté par

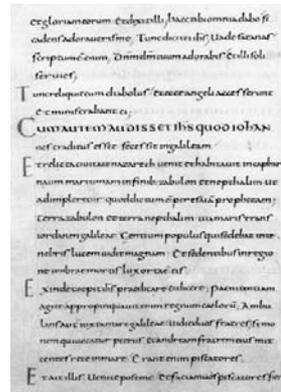
rapport à celle de la Gaule. Il faut donc retrouver les normes classiques du latin et, puisqu'elles ne sont plus perçues naturellement, il faut en provoquer l'acquisition par l'étude ; il faut se remettre à l'école des maîtres de l'Antiquité sous la direction des maîtres les plus éclairés de l'époque.

¶ Charlemagne légifère pour recréer une vaste structure scolaire et fait venir des quatre coins de l'Occident à sa cour d'Aix-la-Chapelle les clercs les plus savants de l'époque ; son projet est de réunir ce qui était dispersé, pour fonder une culture universelle à l'échelle du monde occidental. D'Italie viennent Pierre de Pise, puis Paulin, puis Paul Diacre. Le moine anglo-saxon Alcuin, que Charlemagne rencontre en Italie, va marquer de sa forte personnalité la première génération de lettrés carolingiens. D'Espagne vient Théodulphe, d'Irlande Dungal et Clément. Ce sont les plus célèbres, mais pas les seuls.

¶ Cette Académie Palatine a retrouvé le goût des belles-lettres ; ses membres se donnent des surnoms empruntés à l'Antiquité ; Alcuin, par exemple, se surnomme Flaccus, comme Horace.

On fait venir au palais les manuscrits les plus précieux ; un certain nombre d'auteurs antiques, dont ne subsiste alors qu'un exemplaire unique, ont transité par là et nous ont ainsi été conservés ; ils viennent de partout, de Rome, d'Italie du Nord, d'Espagne, mais surtout d'Irlande et de Grande-Bretagne, où ils avaient afflué à partir du milieu du VII<sup>e</sup> siècle. L'Académie a aussi son *scriptorium* (où l'on recopie des manuscrits pour les diffuser) et son école est fréquentée par quelques fils de grandes familles, dont la plupart deviendront abbés ou évêques et surtout *missi dominici*, c'est-à-dire légats de Charlemagne parcourant le royaume.

¶ Le nouvel essor des lettres suscité par l'Académie Palatine est servi par la mise au point, principalement au *scriptorium* de Tours sous la direction d'Alcuin, d'un système d'écriture qui révolutionne complètement la graphie ; c'est la « minuscule caroline ». A l'écriture antique, où les mots étaient accolés les uns aux autres, elle substitue un système où les mots sont nettement séparés ; chaque lettre de l'alphabet y reçoit une forme unique, simple et élégante ; les textes tendent à être ponctués régulièrement. La minuscule caroline s'est imposée d'elle-même, tant ses mérites étaient grands. C'est elle qui quelques siècles plus tard sera choisie comme modèle des caractères d'imprimerie.



¶ Dans les *scriptoria* carolingiens, on transcrit systématiquement tous les manuscrits anciens, dont les écritures sont diverses et de lecture difficile, dans cette nouvelle écriture qui se lit aisément ; c'est pourquoi la plupart des anciens manuscrits ont disparu, déclassés, mis au rebut ou tout simplement détruits.

¶ Les textes les plus copiés au IX<sup>e</sup> siècle sont la Bible tout d'abord, suivie des commentaires de l'Écriture Sainte, des écrits

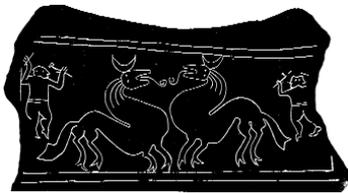
26 des Pères d'Occident et des traductions latines des Pères d'Orient. Bien après viennent les auteurs de l'Antiquité classique, qui sont principalement recherchés pour leur correction et leur style, mais aussi pour les informations qu'ils apportent ; c'est le cas des historiens et des géographes. Les poètes, principalement Virgile, connaissent aussi un renouveau de faveur.

¶ La restauration du latin parlé a profité de l'essor monastique et l'a servi à son tour, mais elle a aussi profité à l'Etat. Le latin restauré est la langue officielle de l'Empire carolingien ; il y est facteur de centralisation et d'unification. L'école carolingienne forme des clercs capables de lire l'Écriture et de prêcher, mais aussi les cadres politiques de l'État. Les monastères carolingiens vont se multiplier non seulement sur le territoire de l'empire, mais bien au-delà, jusqu'en Scandinavie, apportant avec le message chrétien et la langue latine de meilleures techniques agricoles et artisanales. Fait important, ce latin appris à l'école et pour cela dit « scolastique » va creuser le fossé entre les gens instruits, des clercs pour la plupart, et ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu passer par l'école.

¶ La restauration du savoir commencée sous Charlemagne et poursuivie par ses successeurs pendant le IX<sup>e</sup> siècle a duré assez longtemps pour que des habitudes soient prises de façon irréversible et que la vie intellectuelle ne s'éteigne pas lorsque le dynamisme de la monarchie carolingienne et son pouvoir centralisateur ne seront plus là pour la soutenir. L'éclat de la Renaissance Carolingienne est tel qu'elle va déplacer pour longtemps le centre culturel de l'Occident des rives de la Méditerranée vers cette Gaule dont l'inculture un siècle plus tôt était devenue profonde.

¶ Le latin scolastique n'est plus le langage d'une population, mais ce n'est pas pour autant une langue morte ; jamais en effet son usage n'aura pris autant d'ampleur. Parfaitement vivant,

généralement correct, il est capable de s'adapter à des formes d'expression très diverses et aux formes d'art les plus raffinées, capable aussi d'exprimer avec précision les idées comme les sentiments les plus subtils. La création de mots nouveaux se fait généralement selon les règles traditionnelles. A la versification métrique héritée de l'Antiquité s'ajoute une nouveauté, la versification rythmique, plus souple ; les goliards avec les *Carmina Burana* en donnent l'exemple le plus connu.



¶ Au  $x^e$  siècle, les terribles ravages causés dans tout l'Occident par les incursions des Vikings au nord et des Sarrasins au sud n'entravent pas

le développement de la culture ; ils favorisent seulement les centres plus éloignés des côtes et donc moins accessibles aux pillards, comme Saint-Gall ou Reichenau. Les grands de l'époque restent les protecteurs des lettres, spécialement en Angleterre et en Germanie. En même temps, par l'Espagne arabe et par l'Italie du sud en contact étroit avec Byzance, la culture orientale commence à pénétrer en Occident.



¶ Passés les fléaux du  $x^e$  siècle, les conditions démographiques, économiques et sociales s'améliorent. Une vie plus paisible et plus riche, la croissance du commerce, de l'industrie et de l'urbanisation favorisent les activités intellec-

tuelles, artistiques et littéraires. Les écoles, qui se trouvaient principalement dans les monastères, foisonnent bientôt dans les villes. Le  $xii^e$  siècle est caractérisé par un progrès et un développement remarquables des activités littéraires, scolaires et intellectuelles ; c'est l'âge d'or de la latinité médiévale, qui se déploie de la Castille à la Pologne et la Scandinavie et de l'Islande à la Sicile.

28 ¶ Les écoles de Paris finissent par éclipser les autres ; au début du XIII<sup>e</sup> siècle, avec celles de Bologne, elles contribuent à la constitution des universités, qui progressivement vont quadriller toute la chrétienté occidentale. L'humanisme médiéval se fonde sur la connaissance des Anciens, dont l'autorité sert de garantie à la doctrine scolaire ; mais il proclame la liberté d'invention des Modernes qui vont de l'avant vers la vérité ou la beauté, comme l'auraient fait les Anciens s'ils avaient vécu jusqu'aux temps modernes. Bernard, professeur à l'école de Chartres au début du XII<sup>e</sup> siècle, aimait répéter : « Nous sommes comme des nains assis sur les épaules de géants. Notre regard peut ainsi embrasser plus de choses et porter plus loin que le leur ».

¶ On peut affirmer que c'est la latinité de cette époque qui a donné à l'Europe occidentale son unité culturelle. Sans doute l'Europe est-elle alors terriblement morcelée dans son organisation politique, mais la chrétienté latine est consciente de son unité. Le monde universitaire et religieux ne connaît pas de frontières ; les clercs voyagent beaucoup et les étudiants viennent de partout dans les universités.

¶ Vers le X<sup>e</sup> siècle apparaît un phénomène aux conséquences majeures, quoique encore lointaines. Pour s'adresser plus facilement au public des villes, plus instruit et plus avide de nourriture intellectuelle, les clercs créent la littérature en langue vulgaire et utilisent l'alphabet latin pour en rendre les sons. Les premiers textes sont des traductions d'œuvres latines pieuses ou savantes. Au début, cette littérature était récitée ou chantée pour un public plus ou moins nombreux, ce qui explique en partie qu'elle a d'abord été écrite en vers, la versification fournissant une aide mnémotechnique et des effets de sensibilité auditive.

¶ L'évolution de la société, liée à l'extension d'une bourgeoisie cultivée, entraîne une banalisation de la lecture et du savoir, qui bientôt ne sera plus réservé aux clercs. A partir du XIV<sup>e</sup> siècle, la langue vulgaire est capable de servir de véhicule à une littérature écrite qui rivalise avec les ouvrages en latin, dont beaucoup sont alors traduits. Il existe cependant un mouvement inverse : des ouvrages en langue vulgaire sont traduits en latin pour en augmenter la diffusion.

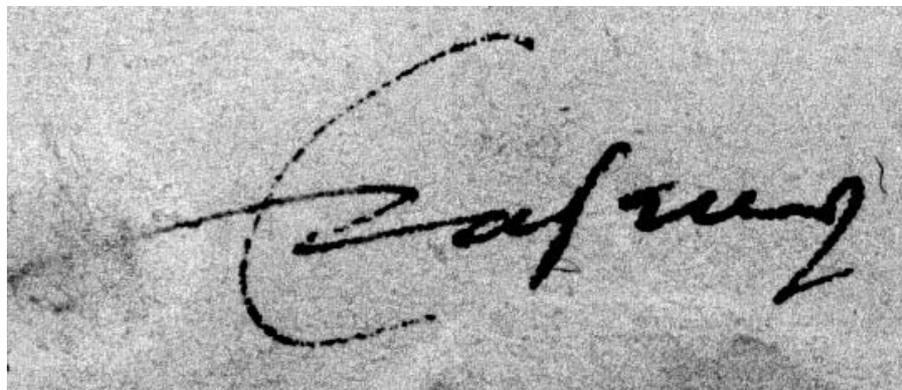
¶ Dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au XIV<sup>e</sup> siècle, le latin n'est plus seulement une langue de clercs, mais est devenu une langue de techniciens ; c'est le début d'une ère féconde, où le latin sera durant des siècles la langue par excellence des écrits scientifiques.

¶ A la fin du Moyen Âge commence l'affaiblissement de l'unité intellectuelle et artistique de l'Europe. Dans le domaine littéraire, le latin recule alors nettement au profit des langues vulgaires ; ainsi disparaît la poésie rythmique latine. Les universités, issues spontanément des meilleures écoles, se multiplient ; les différentes disciplines s'y détachent les unes des autres et se font de plus en plus techniques. Ces universités ont la faveur des princes, qui souhaitent que l'enseignement se dispense dans leurs états, sans recours à l'étranger.





## L'ÂGE NÉOLATIN



31

**L'**émergence des langues vulgaires a favorisé la naissance du sentiment national ; des oppositions nationales existent désormais ; l'unité de l'Occident ne sera bientôt plus que nostalgie. C'est curieusement ce sentiment national naissant qui amorce la Renaissance. Au XIV<sup>e</sup> siècle, en Italie, des gens comme Pétrarque (1304-1374) voient avec dépit que le centre intellectuel de l'Occident se trouve en France, à Paris, à la Sorbonne ; ce dépit est encore aggravé par la délocalisation de la papauté en Avignon. La réaction des Italiens est alors cinglante ; ils qualifient le latin scolastique de gothique, de parisien ou de britannique, c'est-à-dire, en un mot, d'étranger à l'Italie. Le premier à lancer le nouveau style humaniste semble être Lovato Lovati (1241-1309), juge à Padoue, dont une lettre en vers est une sorte de manifeste de la nouvelle poésie, opposée à la poésie moyenâgeuse.

¶ Il est vrai que vers la fin du Moyen Âge le latin scolastique s'éloigne sensiblement des normes antiques par négligence pédagogique ; les auteurs anciens ne sont plus lus dans leur version originale, mais dans de maigres extraits ; l'enseignement repose sur les règles de grammaire versifiées, dont l'auteur le plus fameux est Alexandre de Villedieu. Les premiers humanistes italiens s'appliquent donc à la recherche d'une langue plus pure, d'une grammaire plus proche de celle de la langue antique.

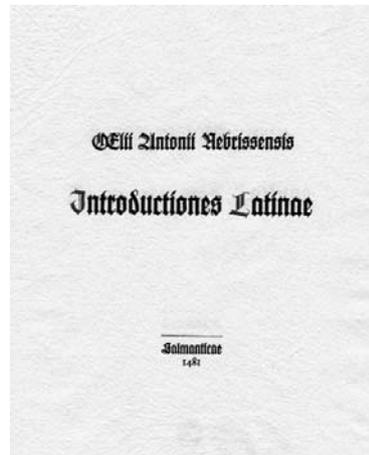
32 ¶ Bien plus, Pétrarque annexe à l'Italie l'Antiquité, qu'il exalte comme le passé national des Italiens ; il refuse aux autres peuples toute valeur littéraire en latin. Malgré ce début incisif, le mouvement humaniste ne va pas rester l'apanage des Italiens ; irrésistiblement il déborde bientôt d'Italie pour s'imposer partout. En France, il ne pénètre qu'assez tard. En plein XVI<sup>e</sup> siècle, une discussion s'élève encore, parmi beaucoup d'autres, entre le chanoine Hieronymus de Pavie et le médecin lyonnais Symphorien Champier, pour décider si oui ou non un Français est aussi capable d'écrire un latin élégant.

¶ Le latin épuré par les humanistes est l'instrument universel qui caractérise une nouvelle période, dite du néolatin. Ce néologisme apparaît déjà sous la forme latine *neolatinus*, mais dans son sens actuel, au XIX<sup>e</sup> siècle chez Jean-Dominique Fuss (1782-1860), professeur de latin à l'université de Liège. Par le terme « néolatin », on désigne tous les écrits depuis les débuts de l'humanisme italien jusqu'à nos jours, selon la définition adoptée par le second Congrès International pour les Études Néolatines réuni à Amsterdam en 1973.

¶ Le nouveau latin littéraire, qui apparaît dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et surtout au XV<sup>e</sup> siècle, a pour critère la langue classique, modèle dont les amateurs de beau langage tendent à se rapprocher, jusqu'à devenir des imitateurs inconditionnels de Cicéron. C'est le fait d'une élite, qui se veut telle et dont la langue se distingue du latin usuel. Cet isolement orgueilleux des littéraires regroupés en chapelles va s'effacer dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle grâce au renouveau de l'étude des lettres classiques dans les universités. Le latin a ses domaines réservés ; c'est la langue noble, celle que l'on utilise pour les écrits sérieux. Si l'on entend voir conserver une lettre adressée à un correspondant ou lui faire honneur, c'est en latin qu'on lui écrit. Le latin est toujours conçu comme véhicule de

la pensée universelle, comme ciment de la « République des Lettres » (*Respublica Litterarum*) ; il faut savoir qu'à l'époque, et pendant longtemps, ce que l'on qualifiait de « littéraire » englobait aussi ce que nous qualifions aujourd'hui de « scientifique ».

¶ En Espagne, au xv<sup>e</sup> siècle, l'humanisme a un brillant représentant en la personne d'Antoine de Nebrija. Jeune homme, il suit les cours de l'université de Salamanque, où le latin de ses professeurs lui paraît si mauvais qu'il décide de partir en Italie s'abreuver à meilleure source. Il séjourne près de dix ans à Bologne et, rentré en Espagne, y introduit l'humanisme. Il rédige une grammaire latine à l'usage de ses compatriotes, mais aussi une grammaire du Castillan (*Gramatica de la lengua castellana*), qu'il offre à Isabelle de Castille et publie en 1492 peu après la prise de Grenade ; fait important, c'est la première en date des grammaires de langue vulgaire en Europe.



¶ En France, la littérature en langue vulgaire se répartit en de nombreux dialectes, l'anglo-normand, le champenois, le lorrain, le picard, le francien, etc., sans parler de la littérature occitane dans le sud. Mais le dialecte de l'Île-de-France profite du prestige de la cour, dont c'est la langue, et de l'emprise grandissante de l'administration royale sur tout le territoire ; il va ainsi prendre la première place parmi les dialectes du royaume et étouffer les autres, dont la littérature est éteinte après le xv<sup>e</sup> siècle ; ceux-ci ne subsistent plus ensuite qu'à l'état de patois ruraux.

¶ Au xvi<sup>e</sup> siècle, en France, le latin est encore la langue de l'enseignement, comme en témoigne la rédaction datée du 3 septembre 1599 des statuts de l'université de Paris. Le principe

34 de base de l'éducation dans les collèges est toujours *Latine loqui, pie vivere* (« parler latin et vivre pieusement »). Ce siècle est cependant un tournant à partir duquel le français va s'imposer dans le royaume, d'abord comme langue de communication éliminant les autres dialectes, ensuite comme langue de culture, laquelle au XVIII<sup>e</sup> siècle prétendra même à l'universalité au détriment du latin.

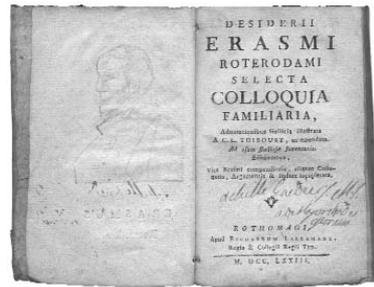
¶ Des grammairiens commencent à s'intéresser à ce dialecte dominant que devient le français. Bovelles, dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, est encore un farouche partisan du latin, archétype, dit-il, dont l'unité contraste avec les nombreuses variations dialectales du français. Il ne rédige en français que sa *Géométrie*, ceci sur les instances de ses amis et en précisant dans la préface qu'il l'a fait « avec peine, n'ayant point l'usage d'écrire en cette langue ».

¶ Jacques Dubois, dit Sylvius, publie en 1531 en latin la première grammaire du français, par laquelle il déclare vouloir remédier au désordre de la langue vulgaire ; il avoue que la tâche est ardue. Ce n'est qu'en 1562 que Pierre de la Ramée, dit Ramus, publie une grammaire française écrite en français. C'est lui aussi qui le premier enseigne en français au Collège Royal, le futur Collège de France.

¶ François I<sup>er</sup>, roi de France, convaincu que dans l'intérêt de l'État il faut faciliter l'unification de la justice et de l'administration, mais que celle-ci passe par l'unification linguistique, favorise beaucoup l'emploi du français. Il agit d'ailleurs d'autorité dans ce sens en 1539 par l'*Ordonnance de Villers Cotterets*, laquelle impose partout l'usage du français dans l'administration, y compris en Provence, où le latin était resté la langue des documents officiels. Toutefois, ceci veut seulement dire que le français devient la langue officielle du royaume ; François I<sup>er</sup> est certes le protecteur des lettres françaises, mais

rien dans sa politique ne menace les langues locales dans leur usage quotidien par les populations.

¶ Nous sommes aussi au temps d'Érasme (1469 ?- 1536), le prince des humanistes, qui a vécu heureux tout un été près de Bruxelles dans une belle maison miraculeusement conservée et magnifiquement restaurée ; elle est actuellement devenue le Musée de la Maison d'Érasme. Toute sa vie, Érasme s'est refusé à employer une autre langue



que le latin ; ses nombreux ouvrages didactiques ont pour but de rendre l'apprentissage de cette langue plus facile et plus attrayant.

¶ Érasme est aujourd'hui à la mode ; son nom est donné à des organismes divers, comme un grand hôpital à Bruxelles ou un programme européen d'échange d'étudiants, mais je doute fort que le message de l'humaniste soit bien compris de nos contemporains. Une anecdote illustre bien cette incompréhension : écoutant récemment une émission radiophonique consacrée à l'humaniste, j'ai eu la surprise d'entendre le docte commentateur dire entre autres qu'Érasme n'avait malheureusement pas compris son époque, lui qui s'était obstiné à user du latin au moment même de l'essor des langues nationales.

¶ Bien au contraire, Érasme, grand voyageur, connaissait bien son époque et portait sur elle un jugement très critique ; il a délibérément ignoré les langues dites nationales, parce que, disait-il, elles divisent les Européens ; il les tenait avec une grande clavicoyance pour l'instrument du nationalisme des princes, dont les guerres fratricides ensanglantaient et dévastaient l'Europe de son temps.

¶ La lutte entre le latin et les langues nationales sera longue, et c'est seulement par la force que celles-ci finiront par l'emporter.

- 36 ¶ Dès le <sup>xvi</sup>e siècle se développe en France, à l'instigation de la cour, une forte opposition à l'usage littéraire du latin. Certains auteurs émaillent à ce propos leurs écrits d'une note spirituelle, comme Jacques Pelletier dans ce quatrain :

*J'écris en langue maternelle  
Et tâche à la mettre en valeur  
Afin de la rendre éternelle  
Comme les vieux ont fait la leur.*

ou Joachim du Bellay, qui dans une épigramme latine compare le français à l'épouse légitime et le latin à la maîtresse qu'on lui préfère. Montaigne (1533-1592) est le meilleur exemple de ce virage français ; élevé en latin depuis son plus jeune âge par un précepteur allemand, il commence à publier en 1580 son œuvre littéraire toute entière rédigée en français.

¶ Au <sup>xvii</sup>e siècle, l'usage du français gagne beaucoup de terrain dans l'édition scientifique, mais en France principalement. En Angleterre en effet, à la même époque, Newton, qui passe pour inaugurer l'ère scientifique moderne, écrit son œuvre, les *Principes mathématiques de philosophie naturelle* (1687), en latin. Harvey (1578-1657), qui le premier décrit complètement la circulation sanguine du corps humain, écrit en latin. John Neper (1550-1617) publie en latin sa théorie des logarithmes. Même en France, Descartes (1596-1650), écrivant à Fermat au sujet d'un difficile problème mathématique, lui dit qu'il le fera en latin parce que cela lui est plus familier.

¶ Au plan littéraire, le <sup>xvii</sup>e siècle est la grande période classique du français ; tous les grands auteurs connaissent alors parfaitement le latin, mais n'écrivent plus dans cette langue que quelques œuvres mineures. Pour plaire à la cour, Molière se moque du latin dans les *Précieuses Ridicules*.

¶ Il n'en va toutefois pas de même hors de France. En Italie, le latin et l'italien sont perçus comme deux formes d'une même langue ; le seul problème est de savoir dans quelles circonstances il y a lieu de se servir de l'une ou de l'autre. Cette tradition est encore illustrée au XX<sup>e</sup> siècle par Giovanni Pascoli (1855-1912).

¶ Dans les autres régions, la grande époque de la littérature néolatine se situe aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. En Angleterre, par exemple, les poètes les plus originaux et les plus grands : John Donne (1572-1631), Milton (1608-1674), Marvell (1620-1678), confient à la langue latine certaines de leurs inspirations les plus fortes.



En prose, on peut citer Thomas More (1478-1535), dont l'*Utopie* est célèbre, les philosophes Francis Bacon (1561-1626), Thomas Hobbes (1588-1679) et John Locke (1632-1704). L'Angleterre aura une littérature latine florissante jusque loin dans le XIX<sup>e</sup> siècle. L'Écosse est aussi une province très importante de la littérature néolatine ; son premier grand poète national, George Buchanan (1506-1582), a écrit toute son œuvre en latin.

¶ Toute expression littéraire, que ce soit en latin ou en langue vulgaire, est à quelque degré artificielle. La poésie néolatine n'a pas seulement renoué avec les formes poétiques antiques, mais elle est également riche d'innombrables innovations heureuses et de néologismes autorisés par une intelligence profonde des mécanismes et du génie créateur de la langue ; c'est une langue littéraire bien vivante, qui est loin d'avoir coupé ses auteurs des problèmes de la cité.

¶ Les atouts majeurs du néolatin, face au flot toujours mouvant des langues vulgaires, sont sa stabilité, sa précision et son



phones qui écrivent un excellent latin, comme par exemple le Néerlandais H.B. Vroom (mort en 1975) qui a fait une belle traduction de l'œuvre du poète flamand Guido Gezelle.

¶ Le Danemark a déjà une riche littérature latine à la fin du Moyen Âge ; par exemple, les *Gesta Danorum* (Geste des Danois) écrits vers 1200 et qui sont la source de l'histoire d'Hamlet. Depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les écrivains danois sont des membres distingués de la République des Lettres ; ils introduisent le néolatin en Norvège et même en Islande, où des ouvrages latins sont édités dans la ville épiscopale de Høla.

¶ En Suède, c'est aussi au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle que débute la grande époque de la littérature néolatine, qui se prolonge jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La production y est énorme et de qualité dans les domaines tant poétique et littéraire que scientifique. Je ne cite que Carl von Linné (1707-1778), initiateur de la nomenclature botanique actuelle, laquelle de nos jours est encore en latin. Celui qui se promène aujourd'hui à Stockholm ne peut qu'être frappé par le très grand nombre d'inscriptions latines qui ornent les bâtiments et monuments publics.

¶ La Finlande, qui a fait partie du royaume de Suède jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, participe activement au monde latin depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Deux Finlandais, Iohannes Petri et Olaus Magnus, ont été recteurs de la Sorbonne, le premier en 1366 et le second deux fois entre 1425 et 1437. Par la suite, la Finlande a une vigoureuse culture néolatine ; les thèses universitaires publiées



en latin sont innombrables ; il y en a encore à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

¶ Le médecin Elias Lönnrot collecte entre 1833 et 1849 des légendes finnoises éparses ; il les rassemble pour en faire le grand poème épique de la nation finlandaise, le *Kalevala*. Plus d'un siècle plus tard, le professeur Tuomo Pekkanen en fait une magnifique traduction lati-

40

ne de 22.795 vers, pour laquelle il remet à l'honneur la poésie rythmique du Moyen Âge ; elle est publiée en 1986.

¶ La Croatie et la Slovénie sont de brillantes provinces de la latinité. Beaucoup de professeurs croates sont des voyageurs ; ainsi Tranquillus de Trogir a-t-il rencontré Érasme en Brabant. Le mot *encyclopaedia* (encyclopédie) est utilisé pour la première fois dans son sens moderne par le Croate Paulus Scalichius comme titre d'un ouvrage publié en 1559. C'est aussi un Croate, Faustus Verancius, qui dans un livre intitulé *Machinae Novae* (publié à Venise en 1615) présente la première véritable description du parachute, image à l'appui (*homo volans*). Le latin a été la langue du parlement croate depuis sa création jusqu'au 23 octobre 1847. La poésie latine brille jusqu'à nos jours dans ces régions, notamment sous la plume de l'impressionniste Ton Smerdel (1904-1970).

¶ La Hongrie est un pays dont la langue vulgaire n'est pas indo-européenne, ce qui n'a pas empêché le latin d'y connaître un destin particulièrement brillant. La littérature néolatine y est inaugurée par le fameux poète Janus Pannonius (1434 ?-1472) et produit des œuvres abondantes et remarquables dans tous les domaines. Par exemple, le premier exposé de géométrie non euclidienne se trouve dans l'*Appendix scientiam spatii absoluti veram exhibens* (1832) de Janus Bolyai. Les premiers journaux hongrois sont rédigés en latin : *Ephemerides Latinae* (1675-1703), *Mercurius veridicus ex Hungaria* (1705-1710). La position du latin reste forte chez les intellectuels jusqu'à l'instauration du régime communiste après la deuxième guerre mondiale. C'est aussi un vétérinaire hongrois émigré au Brésil, Alexander Lenard, qui traduit en latin et publie en 1963 le roman de Françoise Sagan *Bonjour Tristesse* (« *Tristitia Salve* »).



¶ La Roumanie actuelle est de constitution récente ; son noyau initial est la Transsylvanie, où le latin est depuis les humanistes la langue de l'université et, jusqu'à la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, la langue de l'Etat. C'est le latin qui a fait prendre conscience aux Roumains de l'origine romaine de leur langue



vulgaire, principalement grâce à Demetrius Cantemir (1673-1723), leur meilleur écrivain néolatin.

¶ En Bohême et en Slovaquie, le néolatin fleurit de façon luxuriante depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Au xvii<sup>e</sup> siècle, le néolatin tchèque est une province essentielle de la République des Lettres. Jan Amos Komensky, dit Comenius (1592-1670), né en Moravie, en est le plus illustre représentant ; c'est un génial pédagogue ; son ouvrage *Orbis sensualium pictus* est le premier livre à usage scolaire où l'image ait un rôle primordial. Après la deuxième guerre mondiale, il y a encore de brillants représentants de la littérature néolatine, comme le musicien, compositeur et poète morave Ian Novak (1921-1984).

¶ La Pologne et la Lituanie participent très activement au développement de la littérature néolatine depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Je ne cite que Copernic, qui publie en latin en 1543 un ouvrage, *De revolutionibus orbium caelestium*, qui fait date dans l'histoire de l'astronomie. Un ouvrage intitulé *Ars magna artilleriae* et publié à Amsterdam en 1650 par le général lituanien Carolus Siemienowicz montre bien qu'on traitait en latin les sujets les plus divers. Encore en 1971 paraît à Varsovie le *Lexicon Medicum*, dictionnaire des termes médicaux modernes en six langues, dont le latin.

¶ En Grèce, le latin n'est pas inconnu à la période byzantine tardive, où il est considéré comme le langage de la diplomatie



occidentale et de l'Église Romaine.

Manuel Chrysolaras (1350 ?-1415) est le premier professeur de grec appointé en Italie ; il est invité à enseigner à Florence vers 1400 parce qu'il connaît le latin. Sous

l'occupation turque, le latin sert de langue de communication entre les Occidentaux et les Grecs ; les lettres de Milton écrites au XVII<sup>e</sup> siècle à l'Athénien Leonardus Philaras, qui avait visité l'Angleterre, en sont un bon exemple.

¶ Dans l'île de Malte, depuis sa libération de la domination arabe à la fin du Moyen Âge, le latin n'est pas seulement la langue de l'Église, mais aussi celle de la justice et de l'administration civile. La fondation du « Collegium Melitense » par les Jésuites à La Valette en 1593 exalte le rôle culturel du latin dans l'île.

¶ En Espagne, le latin humaniste, introduit brillamment au XV<sup>e</sup> siècle par Antoine de Nebrija, sera moins florissant que dans d'autres régions d'Europe. Il a cependant de dignes représentants au XVI<sup>e</sup> siècle, comme Juan Ginès de Sepulveda, qui écrit notamment *De rebus gestis Caroli Quinti Imperatoris et regis Hispaniae* (« La Geste de Charles Quint ») et Juan Luis Vives (1492-1540), grand maître en pédagogie, qui fait toutefois la plus grande partie de sa carrière hors d'Espagne, notamment comme professeur à l'université de Louvain.

¶ Quoique la Russie et l'Ukraine fassent traditionnellement partie de la sphère d'influence byzantine, il y a depuis 1630 des échanges entre l'Est et l'Ouest, qui diffusent l'usage du latin dans l'empire des Tsars. Ceci reste cependant limité à quelques grands centres, Kiev, Moscou, Saint-Petersbourg. Dans cette dernière ville se trouve un monument équestre érigé à la mémoire de Pierre le Grand par Catherine II ; il est orné d'une inscription latine : « Petro primo, Catharina secunda, MDCCXXXII ».

Lorsqu'en 1689, après l'expansion russe en Sibérie, un premier traité est signé entre la Russie et la Chine, le texte en est rédigé en latin par les soins des missionnaires Pereira et Gerbillon, alors au service de la cour de Pékin. L'introduction de la science occidentale à Saint-Petersbourg favorise l'usage du latin, notamment à l'Académie Impériale des Sciences où l'Allemand von Baer, notamment, présente une communication impor-



tante dans l'histoire de la biologie, *De ovi mammalium et hominis genesi* (« La genèse de l'œuf des mammifères et de l'homme », publiée à Leipzig en 1827).

¶ Le Japon a eu un bref contact avec le latin au XVI<sup>e</sup> siècle par les missionnaires occidentaux ; ce contact était prometteur, mais l'isolement où le Japon s'est ensuite volontairement enfermé y a mis fin. Ce n'est qu'à partir du XX<sup>e</sup> siècle que le latin a été à nouveau enseigné au Japon, ce qui a entre autres permis l'éclosion de la savante et délicate poésie latine d'Aritsune Mizuno, professeur à l'université de Kyoto. Le numéro de septembre 2002 de la revue *Gengo* (« Langue ») diffusée à dix mille exemplaires est entièrement consacré au latin ; des universitaires japonais y publient des articles comme « L'Europe d'aujourd'hui et la culture latine » ou « Pourquoi la langue latine est unique ». Le professeur Itsumi a composé une méthode d'enseignement du latin, facile et agréable, dont plus de dix mille exemplaires sont déjà vendus. Il existe aussi un dictionnaire japonais-latin, dont la deuxième édition augmentée a paru il y a peu.

¶ La Turquie moderne et laïque, créée de toutes pièces par l'indomptable et sauvage volonté de Mustapha Kemal Atatürk au début des années vingt du XX<sup>e</sup> siècle, a voulu se doter d'un enseignement à la mode occidentale d'alors ; c'est ainsi que le

44 latin a commencé à y être enseigné. Parmi les participants du Congrès pour le Latin Vivant tenu en Avignon en 1956, il y avait deux représentants officiels de la Turquie, un Belge, le professeur Moreau, pour l'université d'Istamboul où il enseignait, et le professeur Samin Sinanoglu pour l'université d'Ankara.

¶ Lorsque le royaume de Belgique est créé après la révolte de 1830 contre le régime hollandais, le latin est la langue de l'enseignement à l'université de Louvain ; cette vieille université avait été supprimée par l'administration française à la Révolution, mais avait ressuscité après la chute de l'empire napoléonien ; ce n'est qu'en 1835 que le français y sera substitué au latin.

¶ J'ai gardé l'Allemagne pour la fin de ce tour d'horizon, parce qu'elle a une tradition latine très forte ; le latin est en effet resté la langue officielle du Saint Empire Romain Germanique jusqu'à l'abolition de celui-ci par Napoléon en 1806. La vague humaniste déferle dans les pays germaniques plus tôt qu'en France. Un important ambassadeur de l'humanisme italien est Aeneas Silvius Piccolomini (1405-1464), qui reste quelques années au service de l'empereur à Vienne avant de devenir pape sous le nom de Pie II. En Allemagne, parler latin était accepté facilement, car beaucoup d'humanistes allemands, au contraire des Français, considéraient leur langue maternelle comme barbare. Les protagonistes de la Réforme, Luther, Melanchthon, Hutten et d'autres continuent à écrire en latin. Melanchthon (1497-1560), surnommé le précepteur de la Germanie, fonde beaucoup d'écoles où l'on étudie le latin et le grec ; il recommande instamment aux maîtres de parler latin avec les élèves.

¶ Au XVIII<sup>e</sup> siècle, une autre langue que le latin, en l'occurrence le français, prétend au statut de langue universelle. En 1714, pour la première fois, un traité est rédigé en français et non pas en latin ; le maréchal Villars, négociateur pour la France de la paix de Rastadt, ignorait le latin, mais ses interlocuteurs,

comme tout homme cultivé dans le monde chrétien de cette époque, possédaient le français.

¶ C'est alors que l'enseignement du latin commence à être mis en question. L'encyclopédiste d'Alembert écrit ceci : « Le temps consacré à une langue morte serait bien mieux employé à apprendre par principes sa propre langue, qu'on ignore toujours au sortir du collège et qu'on ignore au point de la parler très mal ». Le latin « langue morte » : l'anathème est enfin lancé. D'Alembert, s'il revenait aujourd'hui, serait sans doute satisfait de constater que l'on n'enseigne plus guère le latin dans les écoles, mais il serait bien davantage surpris de constater qu'on y enseigne maintenant l'anglais, langue universelle du moment, et que ce n'est plus en français, mais uniquement en anglais, que doivent actuellement être rédigés les comptes rendus de l'Académie des Sciences à Paris ; cela valait-il vraiment la peine d'en chasser le latin ?

¶ Le XVIII<sup>e</sup> siècle se termine en France par la Révolution. La suppression de la royauté en 1793 laisse un grand vide : l'ancestral lien féodal qui unissait les sujets au roi a disparu. Comment le remplacer ? Une idée s'est imposée : le nouveau ciment de la nation sera le français, devenu langue nationale commune à tous les citoyens. On est toutefois loin du compte ; rien n'a guère changé depuis le temps où Jean Racine, dans une lettre datée du 11 novembre 1661 et adressée à Jean de La Fontaine, racontait qu'allant chez son oncle à Uzès il avait commencé « dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays et à n'être plus intelligible » lui-même. Il ajoutait : « Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. »

¶ En 1794, l'abbé Grégoire présente à la Convention son *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française*. Ce rapport, qui est la conclusion de l'enquête linguistique menée par l'auteur, dénonce une situation catastrophique : au

46 moins six millions d'habitants, surtout dans les campagnes, ignorent complètement le français, un nombre égal est à peu près incapable de soutenir une conversation suivie dans cette langue ; enfin, ceux qui la parlent correctement ne sont pas plus de trois millions et encore moindre est le nombre de ceux qui savent bien l'écrire.



¶ L'abbé Grégoire propose alors l'instauration d'une politique scolaire vigoureuse pour imposer l'usage du français à toutes les populations de la nouvelle république. C'est lui également qui dans un *Rapport sur les inscriptions des monuments publics* exige l'interdiction d'y utiliser le latin. Cette politique scolaire, que la Convention n'a eu ni le temps ni les

moyens de mettre en œuvre, sera systématiquement appliquée dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle. Voici deux échantillons des directives alors envoyées par le gouvernement aux provinces : « Dût-on nous traiter de Vandale, nous sommes d'avis qu'on tranche au vif dans cette antique transmission des patois et que chaque école soit une colonie de la langue française en pays conquis » ; « Veillez à purger la prononciation et le langage de tout ce qui rappelle le temps où la même instruction et la même langue n'étaient pas communes à tous les Français ».

¶ Je me suis un peu attardé sur la façon dont le français a été imposé à tous les habitants de la république, parce qu'il y a là un exemple parfait de nationalisme actif ; peu de gens de nos jours savent que le français n'est pas devenu naturellement la langue maternelle de tous les Français ; pour atteindre cet objectif, plus d'un siècle de politique autoritaire et bien subventionnée n'a pas suffi ; on y est enfin presque complètement parvenu grâce au coup de pouce inopiné que fut le grand brassage de toute la

jeunesse française pendant la guerre de 1914-1918.

¶ Les débuts du nationalisme allemand sont tardifs ; ils se situent à l'époque romantique vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les savants, qui à cette époque renouvellent l'étude historique et archéologique de l'antiquité, préconisent que l'enseignement du latin et du grec ait pour objet l'antiquité. Malgré cette tendance nouvelle, le prince des savants allemands, Wilhelm von Humboldt (1767-1835), dans ses avis sur l'enseignement scolaire, considère toujours le latin comme le fondement d'une instruction de niveau supérieur et maintient le *scriptum Latinum*, c'est-à-dire la compo-

sition en latin, comme examen de maturité donnant accès à l'université.



¶ Mais le nationalisme devient actif en Prusse sous le gouvernement de Bismarck. Dans les universités, les professeurs qui persistent à enseigner en latin sont priés d'employer désormais la langue nationale.

En 1890, le jeune empereur Guillaume II intervient personnellement au congrès des philologues prussiens pour exiger un usage généralisé de la langue nationale ; dans un édit connu sous le nom de *Consultation de décembre* il supprime le *scriptum Latinum*. Les autres états d'Allemagne vont plus ou moins rapidement suivre cet exemple. En 1924, de grandes réformes sont faites en Prusse, parmi lesquelles figure la suppression dans l'enseignement scolaire des exercices de traduction d'allemand en latin. En 1938, Hitler, ayant unifié le système éducatif allemand désormais soumis à la tutelle d'un seul ministre, généralise à toute l'Allemagne l'interdiction de faire faire aux élèves des traductions d'allemand en latin. C'est ainsi que les enseignants vont perdre la capacité d'écrire et de parler latin.

¶ Ces informations précises me viennent d'une étude sur

48 l'enseignement du latin en Allemagne réalisée par le Professeur Andreas Fritsch, qui enseigne la pédagogie du latin dans deux universités berlinoises. Membre de la Societas Latina de Saarbrücken, il y a présenté le fruit de ses recherches dans une conférence faite en 1989 et à laquelle il a plaisamment donné le titre de « Ab Erasmo ad Asterigem » (« D'Érasme à Astérix »). Il y disait entre autres : « Quelle mutation en un siècle, pour que nous, enseignants, en arrivions à notre condition actuelle à la fois stupéfiante et perverse, à savoir que nous enseignons une langue que nous ne savons pas parler, que nous ne pouvons guère comprendre en l'écoutant et que nous nous contentons de lire et de traduire ! ».

## LE MOUVEMENT CONTEMPORAIN POUR LE LATIN VIVANT



49

Passées les deux guerres mondiales, aboutissement tragique de l'exacerbation des nationalismes européens, la nécessité d'un retour à l'unité européenne s'est imposée aux meilleurs esprits. A l'initiative de Jean Monnet, on jette les bases d'une communauté européenne économique et, si possible, politique. Mais si l'unification économique a fait de grands progrès en un demi-siècle, la fédération politique est toujours en gestation, car on n'efface pas d'un trait de plume plusieurs siècles de tradition nationaliste. Monnet lui-même ne disait-il pas à la fin de sa vie que pour refaire l'unité européenne il eût fallu commencer par le domaine culturel ?

¶ Après la deuxième guerre mondiale, il apparaît que les publications scientifiques se font dans des langues nationales de plus en plus nombreuses, ce qui gêne l'échange nécessaire d'informations. En 1952, un polytechnicien, Jean Capelle, ancien recteur de l'université de Nancy et pour l'heure Directeur Général de l'Éducation en Afrique occidentale française, publie dans le *Bulletin de l'Éducation Nationale* du 23 octobre 1952 un retentissant article intitulé « Le latin ou Babel » ; il y dit notamment ceci : « Une langue auxiliaire internationale devient indispensable. Or aucune langue nationale ne semble pouvoir être acceptée à l'échelle mondiale et les langues artificielles ne se sont pas imposées ; alors pourquoi ne pas revenir au latin et adapter l'enseignement de cette langue de culture pour qu'elle

50 puisse par surcroît être utilisable ? (...) Ce fut une grande chance pour les savants du Moyen Âge et de la Renaissance de disposer de cet admirable véhicule universel qu'était alors le latin. Et c'est à regret que les philosophes et les savants, conscients des horizons qui se fermaient à eux, acceptèrent de renoncer au latin pour écrire un temps en français, puis finalement dans leur langue nationale. »

¶ Il faut situer cette initiative dans le contexte de l'immédiat après-guerre, où, avant la révélatrice crise de Suez en 1956, les grandes nations européennes n'ont pas encore mesuré l'ampleur de leur déchéance.

¶ Encouragé par les réactions très favorables que suscite son article, le professeur Jean Capelle réunit en Avignon, en septembre 1956, le « Premier Congrès international pour le latin vivant ».



Il y attire quelque deux cents participants originaires de vingt-deux pays, dont beaucoup représentent officiellement soit leur nation, soit leur université. Dans son allocution inaugurale, il dit notamment ceci : « Notre rencontre intervient à une époque où les études latines sont en déclin, en péril même. (...) Ce sur quoi nous désirons insister, c'est que, si nous le voulons, cette tendance peut être renversée. (...) Pour cela, il ne faut pas que les latinistes restent entre eux et pensent sauver le latin en le préservant de la souillure du contact avec les réalités de la vie moderne. C'est au contraire en descendant sur la scène de la vie réelle, en se mettant à la disposition du savant et du technicien, qu'ils rendront le latin utile et ainsi, seulement ainsi, le sauveront de l'ennui et de l'oubli. »

¶ Jean Capelle est un ingénieur, pas un rêveur ; son congrès a donc des objectifs très concrets et la façon de les atteindre sera exposée par des spécialistes compétents. Il y a quatre thèmes

principaux, traités par autant d'éminentes personnalités. Le professeur Jean Bayet, directeur de l'École française de Rome, se charge de préparer un abrégé de grammaire latine, permettant d'écrire très simplement, mais clairement et sans trahir la norme classique. Le Docteur Erich Burck, professeur à l'université de Kiel et président du Deutschen Alt-Philologen Verbandes, expose les raisons de généraliser l'emploi de la prononciation du latin telle qu'elle a dû être à l'âge d'or de la littérature latine et qu'un siècle de recherches philologiques internationales a permis de restituer. Le professeur Guerino Pacitti, directeur de l'Ufficio latino de l'Instituto di Studi Romani à Rome, expose les règles traditionnelles qu'il y a lieu de respecter dans la création de néologismes. Enfin, le Docteur Goodwin B. Beach, professeur au Trinity College de Hartford aux États-Unis d'Amérique, expose pourquoi et comment la pédagogie du latin doit être sortie de sa sclérose et adopter les méthodes en usage pour les langues modernes.

¶ Dans l'enthousiasme suscité par le congrès d'Avignon se crée le mouvement Vita Latina, dont le périodique trimestriel paraît à partir de 1957 par les soins d'un éditeur avignonnais, Théodore Aubanel, homme de grande culture, à qui l'on devait déjà l'organisation du congrès en Avignon. Cette revue jouira jusqu'en 1970, date de la mort de son fondateur, de contributions internationales de haut niveau.

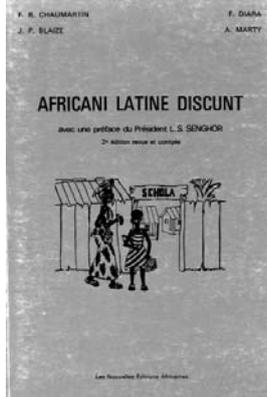
¶ Le programme élaboré au congrès d'Avignon se heurte à l'indifférence des pouvoirs publics, dont le nationalisme toujours bien vivant redoute ce retour du latin. La seule proposition officiellement retenue en France est l'emploi généralisé dans l'enseignement de la prononciation scientifiquement restituée du latin. Pour le reste, faute de moyens pour financer les travaux, rien ne se fait.

52

¶ Jean Capelle organise en 1959 un second congrès, à Lyon, à l'Institut National des Sciences Appliquées, mais, constatant l'insuffisance des progrès réalisés, il abandonne la direction du mouvement Vita Latina et en cède la présidence à Pierre Grimal, professeur de lettres latines à la Sorbonne, lequel se détourne aussitôt des objectifs du fondateur. Une solution inattendue au problème qui préoccupait Jean Capelle va bientôt apparaître ; la suprématie économique et politique des États-Unis d'Amérique impose en effet à tous, bon gré mal gré, l'emploi international de l'anglais.

¶ Si le congrès d'Avignon n'a pas atteint le but que se proposait son organisateur, il a néanmoins donné un nouvel élan au mouvement culturel pour le latin vivant, lequel ne s'était jamais complètement éteint ; diverses revues latines ont en effet continué à paraître durant le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle ; on peut citer notamment *Rosa Melitensis* à Malte, *Societas Latina* en Bavière, *Iuventus Hungarica* en Hongrie, *Palaestra Latina* en Espagne, *Phoenix* à Oxford, *Ianus* à Paris, *Latinitas* au Vatican, *Ephemeris Latina* au Caire, *Orbis Latinus* en Argentine ou encore *Gymnasium* en Colombie.

¶ Dans la mouvance de Vita Latina, en 1964 se crée à Rome, à l'Institut di Studi Romani, une académie latine qui s'appellera d'abord « Academia Latinis Litteris Linguaeque Fovendis » et par la suite, plus brièvement, « Academia Latinitati Fovendae ». Elle organise à Rome, en 1966, un premier congrès universel où se pressent quelque cinq cents participants. Les congrès se suivent ensuite plus ou moins tous les quatre ans, en Roumanie à Bucarest en 1970, à Malte en 1973, au Sénégal à Dakar en 1977, en Allemagne à Trèves en 1981, au Royaume-Uni à Durham en 1985, en Allemagne de l'Est à Erfurt et Berlin en 1989, en Belgique à Louvain et Anvers en 1993, en Finlande à Jyväskylä



en 1997 et en Espagne à Madrid en 2002. Deux seulement de ces congrès ont reçu un soutien officiel et financier du pays hôte, celui de Dakar par la faveur du Président Léopold Sédar Senghor et celui de Finlande. L'académie latine ne s'est toutefois pas attelée aux tâches que l'on était en droit d'attendre d'elle ; trop

de membres en font partie à titre purement honorifique, le plus souvent sans avoir de vraie conviction en faveur d'un renouveau de l'usage du latin.

¶ Redonner vie au latin, c'est aller à l'encontre de la volonté d'isolement culturel qui a été l'idéal des politiques nationalistes depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle principalement. Et pourtant, recréer la « République des Lettres », qui a si longtemps ignoré les frontières et donné son homogénéité culturelle au monde occidental, est sans doute le bienfait dont a le plus besoin l'Europe en quête d'identité et plus largement le monde de culture européenne. Malgré l'absence de soutien officiel et l'hostilité sournoise ou déclarée, tant des milieux politiques que des responsables de l'enseignement, le Mouvement pour le Latin Vivant a fait en un demi-siècle d'étonnants progrès, qui tous cependant sont le fruit d'initiatives privées.

¶ Parmi les objectifs définis au congrès d'Avignon, il y avait la réalisation d'une méthode moderne d'apprentissage du latin, centrée sur l'usage actuel et quotidien de la langue. C'est un ingénieur français, Clément Desessard, qui, aidé de philologues, va entreprendre cette tâche et obtenir que la méthode, baptisée *Le latin sans peine*, paraisse dans la collection Assimil. L'ou-



vrage sort de presse en 1966 et connaît un grand succès ; il n'a pas cessé d'être réédité ; une version italienne a même vu le jour en 2002.

¶ Stimulé également par le premier congrès d'Avignon, un moine bavarois, le Docteur P. C. Eichenseer, participe en juillet



1965 à la création d'un important périodique latin intitulé *Vox Latina* ; il en est le rédacteur en chef et entre autres tâches se donne celle de créer, en respectant les règles traditionnelles, les néologismes nécessaires à l'expression des réalités modernes.

¶ Le même Docteur P. C. Eichenseer, en 1973, inaugure pour le compte d'une entreprise d'enseignement des langues vivantes, l'« Europa Sprachclub », un style d'enseignement du latin vivant appelé à un grand développement ; il s'agit de séminaires d'une ou parfois deux semaines, où, sous la houlette d'un moniteur entraîné, les participants s'exercent à parler latin. Le premier séminaire a eu lieu en Bavière ; ils se sont depuis lors multipliés et répandus dans différentes régions d'Europe et d'Amérique.

¶ Le professeur Christian Helfer, titulaire de la chaire des civilisations européennes comparées à l'Université de la Sarre, est convaincu de l'importance fondamentale du latin dans les travaux de sa chaire et cherche un collaborateur latiniste ; il découvre émerveillé la science et l'enthousiasme du Docteur Eichenseer et l'invite à venir s'installer à Saarbrücken ; il en fait dès 1976 son collaborateur à l'université. Dans la foulée, la revue *Vox Latina* est publiée sous les auspices de l'université et la *Societas Latina* est créée, avec pour mission d'œuvrer à l'adaptation du latin à la vie moderne. Le Docteur Eichenseer n'a depuis lors

cessé de se consacrer à cette tâche, publiant un grand nombre d'ouvrages didactiques ou lexicographiques et dirigeant de nombreux séminaires. Cet inlassable travail a été récompensé par la plus haute distinction civile de la République Fédérale d'Allemagne, la « Bundesverdienstkreuz erster Klasse », qui lui a été remise le 19 novembre 2001 pour mérites exceptionnels dans le domaine de la culture européenne.

¶ Je deviens moi-même membre de la Societas Latina en 1978 et j'organise en Belgique, en 1983, un séminaire dirigé par le Docteur Eichenseer ; c'est un succès qui depuis lors se répète tous les étés. La même année, je fais réaliser un film illustrant le texte d'une comédie de Plaute, le *Rudens* ; le metteur en scène est un homme de théâtre et excellent latiniste parisien, André Robbe. Les acteurs sont recrutés par ma fille Diane, la plupart parmi les étudiants de son université ; c'est pourquoi le film est présenté en première en 1984 à l'Université Libre de Bruxelles, à l'occasion de son cent cinquantième anniversaire.

¶ En 1984, je commence aussi la publication bimestrielle d'une revue latine intitulée *Melissa* ; depuis 2001, elle est éditée sous les auspices du Musée de la Maison d'Érasme, en étroite collaboration avec son conservateur Alexandre Vanautgaerden. En 1986, je crée la *Fundatio Melissa*, association sans but lucratif dont l'objet est l'enseignement extrascolaire du latin ; c'est dans cet esprit que je donne depuis 2002, au Musée de la Maison d'Érasme, un cours de latin basé sur la méthode naturelle du Danois Hans H. Ørberg. Grâce à la compétente et diligente collaboration de Françoise Deraedt, philologue classique, la fondation est aussi devenue une maison d'édition, publiant notamment en 2002, en collaboration avec le Musée de la Maison d'Érasme, un lexique de latin moderne français-latin et latin-français sous le titre de *Calepinus Novus*.

¶ Après le premier séminaire international organisé en Belgique



en 1983, les participants belges ont souhaité en prolonger les effets en se retrouvant régulièrement ; ainsi est né il y a vingt ans le cercle belge de latin, qui tient toujours régulièrement ses sessions à Bruxelles.

Plusieurs autres cercles de latin vivant se sont créés par la suite dans diverses régions d'Europe.

¶ Apprenant que le Finlandais Tuomo Pekkanen, professeur à l'université de Jyväskylä, venait de publier sa version latine en vers rythmiques du grand poème épique finlandais, le *Kalevala*, le cercle belge l'invite en 1987 à venir présenter son œuvre à Bruxelles. A l'occasion de cette conférence, le professeur Pekkanen a la surprise de découvrir le monde du latin vivant ; aussitôt acquis à son idéal, il en devient rapidement un acteur de premier plan. C'est ainsi qu'en 1989 il persuade l'Institut finlandais de radiodiffusion de faire une émission hebdomadaire de nouvelles générales en latin ; il est avec son collègue Pitkäranta le rédacteur de ces émissions ; très bien accueillies, elles sont diffusées dans le monde entier et peuvent maintenant aussi se recevoir sur Internet.

¶ Le cercle belge de latin a, au fil des ans, presque entièrement renouvelé ses membres ; il a aussi accueilli des hôtes de passage, parfois avec des conséquences inattendues ; ainsi en est-il de Terence Tunberg, professeur de lettres classiques à l'université de Lexington dans le Kentucky et chercheur spécialement intéressé par la littérature latine de la Renaissance. En 1995, il passe une année sabbatique en Belgique pour poursuivre ses recherches à l'Université de Louvain (K.U.L.). Ayant entendu parler du cercle belge de latin, il participe à ses sessions et découvre alors à quel point la pratique orale du latin en facilite et agrément l'apprentissage.

¶ De retour aux États-Unis, le professeur Tunberg organise sans délai dans son université un *conventiculum*, sur le modèle des séminaires européens. Celui-ci s'adresse spécialement aux enseignants désireux d'acquérir une connaissance active du latin, mais est ouvert à quiconque souhaite exercer le latin. C'est d'emblée un succès ; les participants viennent de tous les états américains et les *conventicula* ont lieu depuis lors chaque année. L'intérêt que leur témoignent les enseignants américains du secondaire contraste avec le manque d'intérêt des ces mêmes enseignants en Europe occidentale ; la raison d'attitudes aussi opposées réside dans la profonde différence qu'il y a entre les systèmes d'enseignement de part et d'autre de l'Atlantique. A l'attitude doctrinaire et autoritaire des dirigeants européens s'oppose une attitude américaine beaucoup plus pragmatique, visant avant tout à l'efficacité. Aux États-Unis, l'enseignement du latin se trouve en concurrence avec l'enseignement des langues étrangères modernes ; il est donc très important pour le professeur, s'il veut avoir des élèves, de donner un cours attractif et dynamique ; toute liberté lui est laissée de choisir sa méthode.



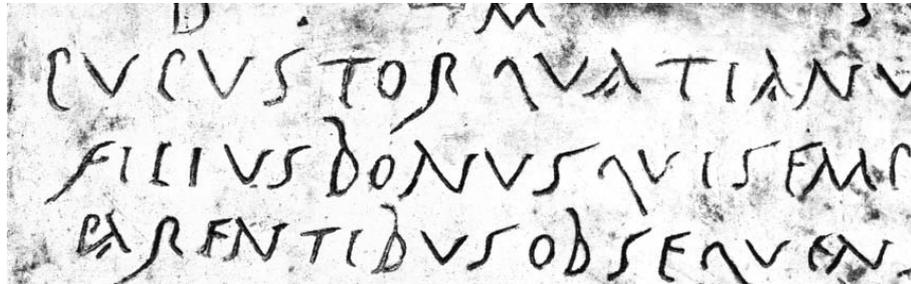
¶ Le succès des *conventicula* a incité le professeur Tunberg à créer dans son université une Maîtrise de deux ans, où une grande partie des cours se donne en latin. Les cours ont débuté en 2001 et ont nécessité l'engagement d'un assistant ; dans l'appel à candidature figurait une condition insolite : le candidat devait faire preuve d'une bonne connaissance active du latin.

¶ Je termine ici cet aperçu des activités du monde latin d'aujourd'hui ; il est certes très incomplet, mais il suffit à en démontrer la vitalité. Celle-ci a été récemment stimulée de

58 façon inattendue par le progrès technique ; en effet, la récente apparition du réseau Internet a rompu l'isolement des acteurs dispersés du latin vivant en leur permettant des contacts faciles et aussi fréquents qu'ils le souhaitent.

¶ Il reste que le latin est délibérément ignoré par le monde politique occidental, à la seule exception de la Finlande heureuse de diffuser du latin sur ses ondes publiques. Les nationalismes en effet n'ont pas disparu, ils se sont seulement transformés ; il n'y a plus guère de nationalismes actifs tels que précédemment décrits ; ce sont devenus des nationalismes que j'appellerai passifs ; pour des raisons électorales, les dirigeants d'aujourd'hui flattent les particularismes linguistiques régionaux et se refusent à promouvoir une politique culturelle supranationale, ce qui est fort dommage.

## ÉPILOGUE



59

**L**e lecteur de cet opuscule aura pu découvrir ce qui se cache sous l'expression familière « latin, langue morte » ; il aura découvert aussi pourquoi le latin a dans la culture occidentale un statut particulier, à nul autre pareil. Mort, il l'est depuis de nombreux siècles, si l'on appelle langue vivante une langue parlée par une population actuelle ; si en revanche on définit une langue vivante comme étant une langue d'usage, on peut dire que l'usage du latin au niveau intellectuel a été pendant des siècles bien plus important que celui de n'importe quelle autre langue en Occident ; depuis deux siècles, la montée et l'exacerbation des nationalismes ont délibérément et par la force restreint cet usage jusqu'à le faire quasiment disparaître.

¶ Dans l'Europe contemporaine, fatiguée de ses guerres fratricides, quelques bons esprits ont rêvé de refaire un état cohérent, mais ils se heurtent de prime abord à l'immense obstacle de la multiplicité des langues ; pour satisfaire des gouvernants très attachés aux privilèges que leur confère la culture nationaliste, la voie choisie pour surmonter l'obstacle de la diversité des langues est le multilinguisme. Le bon sens et l'expérience montrent toutefois que cette voie est sans issue. Il est impossible d'apprendre beaucoup de langues et, même en se limitant à celles qui comptent le plus grand nombre de locuteurs, on n'aboutit qu'à une connaissance restreinte et appauvrie de ces langues. L'enseignement de plusieurs langues à l'école en a chassé presque complètement l'étude des langues mères de

60 notre culture ; l'Europe a ainsi perdu une de ses plus grandes richesses, une richesse d'autant plus précieuse qu'elle était partagée par toutes les nations qui la composent.

¶ Il n'est pas trop tard pour changer de cap, mais il est nécessaire pour cela qu'un nombre important de citoyens ait connaissance des données du problème et fasse pression sur les gouvernants pour ouvrir une autre voie. Les élèves qui suivent encore un cours de latin dans nos écoles en fait n'apprennent pas le latin, ils « font du latin », c'est-à-dire qu'ils font des exercices le plus souvent rébarbatifs dont le latin est l'instrument ; la clef de la langue leur échappe et on les prive ainsi du plaisir de s'en servir.

¶ Les nombreux séminaires internationaux auxquels j'ai participé m'ont montré à quel point la communication en latin créait chez des gens aux origines les plus diverses un lien de fraternité et un sentiment d'appartenance commune à une prestigieuse sphère culturelle. Paraphrasant Érasme qui a écrit « Tous ceux qui cultivent les Muses sont mes compatriotes », je dirai qu'on devient d'autant plus citoyen européen qu'on s'imprègne davantage de latinité.



# Bibliographie

*Acta selecta noni Conventus Academiae Latinitati Fovendae (in urbe Jyväskylä, 6-12 Augusti 1997)*, Rome, Herder, 2002. 61

*Actes du premier Congrès international pour le latin vivant, Avignon, 3-6 septembre 1956*, Avignon, Aubanel, 1956.

*Actes du deuxième Congrès international pour le latin vivant, Lyon-Villeurbanne, 8-10 septembre 1959*, Avignon, Aubanel, 1960.

*Actes du troisième Congrès international pour le latin vivant, Strasbourg, 2-4 septembre 1963*, Avignon, Aubanel, 1964.

*Actes du quatrième Congrès international pour le latin vivant, Avignon, 1-3 avril 1969*, Avignon, Aubanel, 1970.

*Actes du cinquième Congrès international pour le latin vivant, Pau, 1-5 avril 1975*, Avignon, Aubanel, 1976.

J.P. BORLE, *Le latin à l'Académie de Lausanne du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Université de Lausanne, 1987.

F. BRUNHÖLZ, *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 1991.

« Colloque de l'Association des Professeurs de Langues Anciennes de l'Enseignement Supérieur : le latin médiéval, Clermont-Ferrand, 17 mai 1980 », in : *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, n<sup>o</sup> 4, p. 354 sqq.

C. DEMAIZIÈRE, « Latin et langues vulgaires au XVI<sup>e</sup> siècle en France : un problème de communication », in : *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Paris, Les Belles Lettres, 1978, n<sup>o</sup> 4, p. 370 sqq.

F. DERAEDT, G. LICOPPE, *Calepinus Novus, Vocabulaire latin d'aujourd'hui*, Bruxelles, Fundatio Melissa et Musée de la Maison d'Érasme, 2002.

C. DESESSARD, *Le latin sans peine*, Chennevières-sur-Marne, Assimil, 1966.

R. FOLZ, A. GUILLOU, L. MUSSET, D. SOURDEL, *De l'Antiquité au monde médiéval*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972.

A. FRITSCH, « Ab Erasmo ad Asterigem », in : *Vox Latina*, Saarbrücken, Societas Latina, n<sup>o</sup> 96, p. 173 sqq.

- 62 J. HERMAN, *Le Latin vulgaire, Que sais-je ?*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975.
- J. IJSEWIJN, *Companion to neo-latin studies. Part I : History and diffusion of neo-latin literature*, second entirely rewritten edition, *Supplementa Humanistica Lovaniensia*, Leuven, University Press / Peeters Press, 1990.
- J. IJSEWIJN, D. SACRÉ, *Companion to neo-latin studies. Part II : Literary, linguistic, philological and editorial questions*, second entirely rewritten edition, *Supplementa Humanistica Lovaniensia*, Leuven, University Press, 1998.
- J. R. KLEIN, « L'Abbé Grégoire et le problème de la langue », in : *La Revue Générale*, Louvain-la-Neuve, Duculot, juin-juillet 1989, n° 6-7, p. 53 sqq.
- F. A. C. MANTELLO, A.G. RIGG (ed.), *Medieval Latin. An Introduction and Bibliographical Guide*, Washington, The Catholic University of America Press, 1996.
- J. C. MARGOLIN, « la littérature néo-latine », in : *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Paris, Les Belles Lettres, 1975, n° 1 p. 111 sqq.
- H. I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Seuil, 1948.
- Melissa, folia perenni Latinitati dicata*, Bruxelles, Fundatio Melissa, n° 1 à 112.
- J. L. NICOLET, P. CHESSEX, P. SCHMID, *L'Affaire du latin*, Lausanne, Librairie de l'Université, 1954.
- Cœuvres de l'Abbé Grégoire*, Paris, EDHIS, 1977.
- J. M. SÁNCHEZ MARTÍN, « Latín », in : *Gran Enciclopedia de España*, Dirección científica G. Fatás Cabeza, 1998.
- Statuta Facultatis Medicinae Parisiensis*, Paris, F. Muguet, 1660.
- Vita Latina*, Avignon, Aubanel, n° 1 à 100.
- Vox Latina, commentarii periodici quater in anno editi*, Saarbrücken, Societas Latina, n° 1 à 150.

CET OUVRAGE  
EST LE CINQUIÈME VOLUME DE LA COLLECTION  
COLLOQUIA IN MUSEO ERASMI,  
DIRIGÉE PAR ALEXANDRE VANAUTGAERDEN, CONSERVATEUR DU MUSÉE,  
QUI EN A ASSURÉ LA MISE EN PAGE ET L'A COMPOSÉ  
EN JOANNA ET JOANNA EXPERT POUR LE TEXTE,  
TRINITÉ ET TRAJAN POUR LES TITRES.  
IL A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES D'IMPRI-COMPO POUR LA COUVERTURE,  
SUR PAPIER RIVES TRADITION (250 GR.),  
ET D'IDENTIC POUR LE CORPS DE L'OUVRAGE,  
SUR PAPIER BOUFFANT MUNKENBOOK (80 GR.),  
LE VENDREDI 4 JUILLET, À BRUXELLES,  
SANS HÂTE (UNE FOIS N'EST PAS COUTUME).